

1

— Au revoir, Sophie, prends soin de toi.

La voix de Christian et son accent bourgeois furent quasiment noyés sous l'annonce du vol Qantas pour Melbourne.

Dans la chaleur de ses bras, Sophie regretta que les choses aient mal tournées pour eux. On se mariait pour la vie, pas pour trois petites années. Pourtant, ils avaient vite compris leur erreur et, quand la situation était devenue catastrophique, ce fut Sophie qui affronta la vérité avec courage et dit stop. Finalement, leur séparation fut un soulagement pour tous les deux.

Elle s'écarta de son ex-mari et le dévisagea. Son sourire désarmant et ses yeux gris sexy ne lui faisaient plus tourner la tête, mais elle ne pouvait nier que cet homme séduisant allait lui manquer.

— Amis? murmura-t-elle.

Ses cheveux blonds lui cachèrent les yeux quand il hocha la tête.

— À jamais. Je suis désolé que cela n'ait pas marché, Sophie. Mais, au moins, nous nous sommes séparés avant de nous détester.

Comme les larmes lui montaient aux yeux, Sophie tourna la tête.

— Ce n'est la faute de personne, Chris, marmonna-t-elle. On commet tous des erreurs.

Elle s'alluma une cigarette, la dernière avant Dubaï. Ces douze heures de vol lui offraient l'occasion de tester sa volonté et, bien que son bras fût couvert de patchs, elle se demandait comment elle allait tenir le coup.

— Il serait temps que tu arrêtes la clope, Sophie. Tu peux t'en passer pendant des semaines, pourquoi pas aujourd'hui?

Elle prit une longue bouffée tandis qu'elle regardait les passagers s'affairer dans la salle des pas perdus.

— Je suis stressée. Ça m'aide de fumer.

Sa dépendance à la cigarette énervait Chris, tout comme son penchant pour les autres femmes agaçait Sophie.

Christian plongeait les mains dans les poches de sa veste en tweed. Grand et mince, c'était l'ancien militaire dans toute sa splendeur.

— Ta famille ne devrait pas te traiter ainsi. Ton grand-père était peut-être un salaud mais il est mort maintenant. Il ne dirige plus ta vie.

Elle haussa les sourcils.

— Vraiment? C'est grâce à son argent que j'ai fait mon droit, grâce à ses relations que je suis entrée chez Barrington. Il est mort mais nous dépendons encore de lui à cause de sa saloperie de testament et du merdier qu'il a laissé derrière lui.

Elle écrasa son mégot dans le cendrier qui débordait.

— Et puis tu peux parler! Tu ne serais jamais allé à Sandhurst s'il n'y avait pas eu cette tradition familiale. Tu n'aurais pas repris ce vieux tas de gravats pourri en pleine campagne que ta mère aime appeler le siège familial. Tu aurais été bien plus heureux à bricoler des voitures.

Elle soupira. Toujours les vieilles querelles.

— Ne nous disputons pas, Chris. La vie est trop courte.

Il la serra à nouveau dans ses bras et l'embrassa sur le front.

— Prends soin de toi, vieille branche. J'espère que tu trouveras ce que tu cherches. Il t'attend quelque part, tu sais.

Sophie se figea.

— Une erreur me suffit. À partir d'aujourd'hui, je me concentre sur ma carrière. Les hommes ne font plus partie de mon vocabulaire.

Il la tint à bout de bras pour mieux plonger son regard dans le sien.

— Tu te crois forte, mais tu n'es pas faite pour vivre seule. Retrouve Thomas. Parle-lui. Vois si tu ne peux pas recoller les morceaux. Tu l'aimes encore, je le sais.

— Thomas appartient au passé, marmonna-t-elle. Je ne t'aurais pas épousé sinon.

Un sourire triste aux lèvres, il l'enlaça une dernière fois.

— Prends soin de toi, trésor, et écris-moi de temps en temps.

Sophie ramassa son bagage à main et après lui avoir envoyé un baiser se dirigea vers le contrôle des passeports. Son cœur battait à toute allure. Cela faisait dix ans qu'elle avait quitté l'Australie. Douze ans qu'elle n'avait pas vu Thomas – son premier amour – et, même si leur séparation était un déchirement, Chris se doutait qu'une partie d'elle-même pensait encore à son ancien petit ami.

Une lumière vive éclairait la salle d'embarquement, les boutiques *duty free* fourmillaient de monde et, au-dehors, la pluie de janvier tombait sans interruption. « Tu as trente ans, pensa-t-elle. Tu es avocat-conseil dans l'un des plus prestigieux cabinets de Londres. »

Elle redressa le menton et regarda par la fenêtre. Elle avait conservé sa place grâce à ses propres mérites. Jacaranda n'avait été qu'une promesse de tremplin. La vie était dure là-bas, surtout pour une femme, et elle avait prouvé qu'elle était aussi bonne, voire meilleure que ses collègues masculins.

Le numéro de la porte d'embarquement s'afficha et elle rassembla ses affaires. « Je suis une femme promise à un avenir brillant, décida-t-elle. Une femme qui ne se retourne pas sur son passé. »

Pourtant, quand elle s'installa à sa place et attendit le décollage, tandis que la pluie zébrait le hublot, elle repensa à Thomas et à leurs années de lycée à Brisbane. « Où es-tu Thomas? Penses-tu encore à moi? »

Cornelia Witney avait raccroché mais sa main demeurait sur le combiné tandis qu'elle ruminait la conversation qu'elle venait d'avoir avec son frère Edward et les conséquences que cela aurait sur le domaine de Jacaranda.

— Un problème?

Jane devinait toujours quand quelque chose la contrariait; elles se connaissaient depuis tant d'années.

— On pourrait croire que l'opinion d'une femme de quatre-vingt-dix ans serait traitée avec respect. Mais Edward semble décidé à contrecarrer mes projets.

Jane sirota son sherry puis posa le verre sur la table à côté d'elle.

— Tu aurais dû suivre mon conseil et vendre tes parts de la compagnie. Ces histoires ne t'ennuieraient plus aujourd'hui!

Jane utilisait toujours ce ton supérieur quand elle pensait que les autres avaient tort; cette discussion revenait sur le tapis depuis vingt ans et Jane la reprenait à la moindre occasion.

Cornelia refusa de mordre à l'hameçon. Les lunettes perchées sur le bout du nez, elle s'adossa à son fauteuil en cuir et regarda par la fenêtre. Jacaranda Towers, l'immeuble de la compagnie, n'était peut-être pas aussi haut que le Rialto mais les murs de verre de l'appartement-terrasse offraient une vue à 360° sur Melbourne et, grâce à ses nouvelles lunettes, elle appréciait à nouveau le panorama.

Comme les débuts modestes de la famille lui paraissaient loin. Elle n'avait pas pu rester au château mais, progressivement, elle s'était habituée à vivre ici et en était même satisfaite.

— Tu m'as entendue? insista Jane.

— Inutile de crier! Je ne suis pas sourde!

Cornelia se retourna. Face à elle se tenait une femme à l'allure impeccable qui partageait son appartement depuis deux décennies. Jane avait presque soixante-quinze ans mais les bons jours, sous la bonne lumière, elle paraissait bien plus jeune. Sa santé de fer repoussait les marques du temps quand un régime strict et des exercices réguliers maintenaient une silhouette que les femmes enviaient et les hommes admiraient.

« Pas étonnant que mon mari soit tombé amoureux d'elle, remarqua Cornelia sans rancune. Notre relation est si étrange. Qui aurait cru que nous nous apprécierions après toutes ces épreuves que nous avons traversées? Nous sommes si

différentes, Jane et moi. Elle est le champagne quand je suis le vin ordinaire. Et pourtant il y a toujours ce lien qui nous unit. »

— Il t'est facile de gloser sur les avantages et les inconvénients de ma décision, Jane. Tu n'as jamais compris l'importance de Jacaranda. Tu n'as jamais daigné apprendre son histoire.

Jane haussa ses élégantes épaules puis lissa les revers de sa veste de créateur.

— Tu as toujours préféré le passé, Cornelia. Je ne comprends pas ton entêtement. Pourquoi ne renonces-tu pas à la compagnie maintenant que Jock est enfin mort? Qu'ils vendent cette fichue boîte et laissent les autres se battre comme des vautours! Tu es riche. L'avenir appartient à tes enfants et tes petits-enfants. Laisse-les décider.

— Je suis peut-être vieille mais je ne suis pas sénile. La disparition de Jock ne signifie pas que je sois incapable de prendre des décisions.

Jane sortit un poudrier en or de son sac et vérifia son apparence d'un œil critique. Elle effleura du bout des doigts son menton et son cou déridés à coups de bistouri, lissa un sourcil très fin et referma le poudrier dans un claquement.

— Quel est le sujet de la discorde cette fois-ci?

— Je peux m'en occuper, affirma Cornelia.

Des lentilles de contact bleu vif durcissaient le regard de Jane.

— Tu aimes bien agir en secret, pas vrai? marmonna Jane. Quand vas-tu me faire confiance?

— Tu te trompes, soupira Cornelia. Ne nous disputons pas à cause de cela.

Le visage de Jane trahissait son impatience.

— Il s'agit de la compagnie, lui confia Cornelia afin de l'apaiser. Même si je te fais confiance, je ne peux pas en parler ailleurs que dans la salle du conseil d'administration.

Jane se leva et lissa sa jupe en lin sur ses cuisses minces.

— Comme tu veux. Je vais faire du shopping.

Les boutiques représentaient la solution à tous les problèmes de Jane. Le cliquetis décidé de ses talons cubains sur le parquet en dit plus que de longs discours et le claquement de la porte d'entrée mit un terme à leur querelle.

Cornelia soupira et ferma les yeux. Ces dernières semaines avaient été assez pénibles sans que Jane en rajoute. Elle était trop vieille et lasse pour qu'on la malmène ainsi. Jane avait-elle raison? Fallait-il qu'elle passe la main?

— Qu'elle aille au diable!

L'histoire semblait se répéter. Elle pensa à son défunt époux que personne ne regrettait. La mort avait emporté son corps mais son influence malveillante persistait. Comme cet homme autrefois beau et fort avait changé depuis l'époque où, jeunes et amoureux, ils avaient l'avenir devant eux.

Elle se souvenait de ce matin d'été comme si c'était hier – la chaleur, le bourdonnement pénible des mouches, le chant des alouettes. Elle se sentait heureuse de vivre. La bataille des Dardanelles avait réclamé les hommes. Les femmes, elles, devaient combattre les éléments puissants et capricieux du sud de l'Australie, comme le mildiou, les parasites, la sécheresse et les inondations. Pourtant, la guerre avait été gagnée sur les deux fronts et malgré le nombre impressionnant de victimes, le père et le frère de Cornelia avaient trouvé à leur retour une vigne florissante sur les terrasses de la vallée Barossa.

Elle se tenait au sommet d'une colline surplombant un paysage en patchwork. Les vendanges commenceraient le lendemain et, bien qu'impatient, elle prenait ce jour-là un repos bien mérité avant le chaos des semaines à suivre. Une brume de chaleur miroitait à l'horizon tandis que le soleil tapait sur les raisins mûrs. L'herbe grillée à ses pieds était quasiment blanche et le cri des corbeaux dans les arbres lui rappelait que les fruits délicats dépériraient à toute allure s'ils n'étaient pas cueillis au bon moment.

Comme à son habitude, Cornelia ne portait ni chapeau ni chaussures. Sa robe en coton blanc était tachée par la terre rouge cannelle et, à la grande horreur de sa mère, ses bras et sa figure étaient bronzés. Elle leva les mains vers le ciel, tourna le visage vers le soleil et ferma les yeux pour mieux s'imprégner du parfum sucré des raisins et de la terre chaude. C'était sa récompense pour les nombreuses heures de travail

sur les terrasses. Il s'agissait de sa terre, son héritage. Ni rien ni personne ne les lui prendrait.

— Déméter, la déesse de la Fertilité aux pieds nus, s'exclama une voix masculine.

Elle pivota vers son interlocuteur, le rouge aux joues.

— Ce n'est pas bien d'espionner les gens comme ça ! lui reprocha-t-elle.

— Ce n'est pas bien de sortir sans chapeau. Votre mère ne vous a pas mise en garde contre les dangers du soleil ?

La bonne humeur faisait pétiller les yeux bleus du jeune homme.

Cornelia le foudroya du regard, mais elle était plus gênée par le ridicule de sa situation qu'en colère.

— Il fait trop chaud pour mettre un chapeau, répliqua-t-elle. Et puis, ce ne sont pas vos affaires.

— C'est vrai, mais il serait dommage d'abîmer une telle beauté.

Son sourire creusa des plis au coin de ses yeux et de sa bouche. Quand il ôta son chapeau de brousse et se gratta la tête, elle ne put s'empêcher de remarquer à quel point ses cheveux bruns étaient épais et bouclés.

Son physique avantageux ne lui donnait pas le droit d'être aussi impertinent. Cornelia ramassa ses chaussures et son odieux chapeau.

— Vous êtes dans une propriété privée, continua-t-elle.

Il remit son couvre-chef, l'abaissa sur ses yeux mais ses bottes demeurèrent plantées dans l'herbe argentée. Il enfonça les pouces dans les poches de sa veste et regarda par-delà les champs dépareillés la ferme au toit couvert de bardeaux dont la blancheur miroitait derrière les fleurs pourpres et délicates des jacarandas.

— Je sais, je rendais juste visite à mes voisins.

Ses yeux bleus la dévisagèrent à nouveau et Cornelia ressentit d'étranges papillonnements dans le ventre.

— Voisins ? bredouilla-t-elle.

Il lui tendit la main.

— Oui. Je me présente : Joseph Witney. Mes amis m'appellent Jock.

La petite main de Cornelia fut enveloppée dans sa grosse patte. C'était donc lui, le nouveau propriétaire de Bundoran. L'homme revenu des Dardanelles plus tôt que les autres avec un genou brisé était l'objet de tous les ragots depuis des semaines. Il ne devait pas s'apercevoir que cette proximité la troublait.

— Vous n'avez rien d'un Écossais.

Il lui lâcha la main et éclata de rire.

— Mon père vient de Glasgow et le nom de famille est resté, répondit-il avec un accent à couper au couteau. Tu dois être Cornelia, annonça-t-il après l'avoir examinée de la tête aux pieds.

Elle enroula les rubans de son chapeau autour de ses doigts. La chaleur n'était pas la seule à la mettre mal à l'aise.

— Comment le savez-vous?

Il se pencha vers elle si bien que leurs visages se trouvèrent au même niveau.

— Tout le monde connaît la belle Cornelia, murmura-t-il. Mais les cancans ne sont pas à la hauteur de la vérité.

Elle leva le menton et le fixa, déterminée à paraître digne et stoïque. Sa flatterie était-elle sincère ou se moquait-il?

— Vous avez l'air sûr de vous, monsieur Witney.

Il lui décocha à nouveau son sourire dévastateur.

— Je suis sérieux, mademoiselle Cornelia. En fait je le suis tellement que je te parie que nous serons mariés avant les prochaines plantations.

Cornelia eut un sourire lugubre quand ses pensées revinrent au présent. Jock avait toujours eu ce qu'il désirait. Leur mariage avait eu lieu dans la minuscule église de Pearson's Creek une semaine après la fin des vendanges et il ne lui avait fallu que cinq ans pour regretter sa précipitation.

Elle fut rappelée à l'ordre par le tintement délicat de la pendule en bronze doré que lui avait rapportée Jock d'un de ses voyages dans la vallée de la Loire. Elle avait rêvassé pendant une heure, mais de ces souvenirs lui était venue une idée. Avait-elle enfin trouvé une solution au problème du domaine de Jacaranda?

— C'est une entreprise risquée, murmura-t-elle. Et si je perds...

Elle n'osait prononcer ses peurs à voix haute, de crainte qu'elles ne deviennent ainsi réalité.

La riposte vint du plus profond d'elle-même : « Mais tu as déjà joué auparavant et tu as gagné ! Pourquoi ne pas tenter ta chance ? »

Cornelia sourit : elle avait gardé cet esprit combatif qui lui avait maintenu la tête hors de l'eau lors des années noires. Depuis sa tombe, Jock ne détruirait pas ce à quoi elle tenait. Demain, dès que Sophie, sa petite-fille, serait rentrée au bercail, Cornelia tirerait la première salve afin de sauver le domaine de Jacaranda.

L'exaltation de Sophie grandissait tandis que l'avion survolait les vastes étendues désertiques du Territoire du Nord. Le nez collé au hublot, elle contemplait son pays natal et était pressée de voir un paysage urbain plus familier que l'*outback*. Elle apprécia néanmoins sa beauté sauvage enflammée par les premières lumières de l'aube et aperçut l'ombre de l'avion survoler les rares forêts d'eucalyptus et les bras morts asséchés. Elle regrettait de manquer de temps pour explorer les mystères cachés de son pays. En effet, elle passerait désormais ses journées dans la salle du conseil du domaine de Jacaranda et ses nuits à éplucher des contrats et des colonnes de chiffres par milliers.

Tandis que l'avion continuait vers le sud, le paysage devenait moins rude. Elle pensa à sa mère. Il était peu probable qu'elle l'attende à l'aéroport mais on ne savait jamais, elle avait peut-être changé !

Sophie grimaça. Autant chercher une boule de neige en enfer. Après son divorce d'avec Chris, Mary Gordon n'avait pas tardé à lui donner son avis. Lors d'une de ses rares visites à Londres, sa mère lui avait fait remarquer, avec un grand sourire, cet énième échec. Si la cruauté de cette dernière ne l'étonnait plus mais la faisait toujours souffrir, Sophie décida que celle-ci n'avait pas de leçon à lui donner sur l'amour. Surtout pas après trois divorces et de nombreux amants de passage.

Dès son enfance, la mince et mondaine Mary avait clairement affirmé son aversion pour sa fille aux cheveux ébouriffés. Elle adorait se moquer des erreurs de langage de sa fille devant ses amies, raconter à qui voulait l'entendre qu'un régime lui permettrait de se débarrasser de ses poignées d'amour... Aujourd'hui, bien que Sophie fût à l'aise dans son travail, sa vie personnelle et son amour-propre s'en trouvaient particulièrement fragilisés.

« Pourquoi est-ce que je me préoccupe de ce qu'elle pense? se demandait Sophie lors de l'atterrissage. Elle se moque bien de ce qu'il peut m'arriver. Peu importe mes efforts, il n'y aura jamais aucun lien entre nous. »

Agacée par ces pensées, elle rassembla ses affaires et s'apprêta à fouler le sol australien pour la première fois depuis dix ans. « Pas question que ta mère te gâche ton plaisir. N'attends rien d'elle et tu ne seras pas déçue. »

Deux heures plus tard, elle passait les portes du nouveau complexe surplombant les jardins botaniques royaux de Melbourne et les eaux rougeâtres du fleuve Yarra. Dans l'ascenseur climatisé, elle ôta les épingles qui retenaient sa longue chevelure noire en chignon et s'adossa à la paroi. Personne ne l'avait accueillie mais sa grand-mère avait pensé à lui envoyer la limousine.

Malgré les escales, le voyage avait été horriblement long et elle avait hâte de se délasser avec un verre de vin et une cigarette avant de rattraper le sommeil perdu. Ensuite, elle potasserait les documents qu'elle avait apportés. Elle ne voulait commettre aucune erreur lors de la réunion du conseil le lendemain.